

LE PLATEAU DE MOLLENDRUZ

La Revue. - LVIII^e année, n° 195 (dimanche 18 juillet 1926)

Il n'est pas de route de montagne qui soit plus connue et plus fréquentée que celle du Mollendruz. Chaque année, des centaines de touristes, automobilistes, cyclistes, voire piétons la sillonnent dans un sens ou dans l'autre. Dans le nombre, en est-il qui admirent la merveilleuse beauté de la forêt de Petrafelix, traversée par la route sur quelque deux kilomètres de longueur ? — On peut l'espérer ! Tous évidemment connaissent pour s'y être arrêtés ou pour l'avoir aperçue en passant même à toute vitesse, la bonne auberge du Mollendruz tenue jadis par la *Zazi*, une maîtresse femme comme on n'en voit plus et dont feu Victor Favrat avait tracé dans ce journal un portrait d'un pittoresque achevé.

Si maintenant, de l'auberge du Mollendruz, vous quittez la route et prenez à *bise*, donc vers le nord-est, vous pénétrez dans une région moins connue, mais fort intéressante tout de même, constituée par un large plateau qui s'incline lentement vers la vallée du Nozon d'une part, le plateau vaudois d'autre part. Et c'est au pied de la pente, à la base de la forêt qui l'habille que vous trouverez des beaux villages de Mont-la-Ville, Lapraz et Juriens, d'où l'on domine quasi tout le Pays de Vaud.

Ce plateau est occupé par de grands et plantureux pâturages dont les principaux sont : Le Pré-de-Joux, le Boutavent-Dessus, Vernant, le Chalet-Lyon et le Chalet-Derrière. En toute saison, mais au printemps surtout, une promenade dans ce coin de pays, dont l'altitude est comprise en 1200 et 1300 mètres, est un enchantement. Suivez de préférence un itinéraire qui vous conduise le long du flanc oriental de la montagne et zigzaguez de droite, de gauche, de haut en bas suivant les caprices de votre humeur. Vous aurez tout d'abord le sentiment de marcher le long d'un piédestal, car de partout le regard domine, et de très haut, le plateau avec ses villages enfouis dans la verdure, ses cultures luxuriantes, ses bois clairs ou sombres, la nappe bleue du Léman, et par delà, le rempart superbe des Alpes, élevant bien haut dans l'azur leurs cimes neigeuses. Vision banale, tellement elle est connue, s'écrieront peut-être quelques uns ! Ah ! Non ! Les Alpes, vues du Jura, dans leur ensemble, c'est un spectacle qui ne rassasie jamais ; il y a en lui tant de majesté, de

beauté resplendissante, que plus on le voit, plus on veut voir et que parfois, dans ces splendides journées de l'arrière automne où tout est lumière, magnificence sur les hauteurs, on demeure des heures à le contempler.

Le centre du tableau, le point suprême d'où la vue passe par un maximum, c'est sans contredit le Chalet-Derrière, qui se voit de partout, forme en quelque sorte la fin de la chaîne du Mont-Tendre ; aussi le panorama s'allonge-t-il d'une lointaine perspective vers le nord-est, sur la région d'Orbe et d'Yverdon, le lac de Neuchâtel et les montagnes qui lui font cortège. Qui n'a pas été au Chalet-Derrière ou aux Auges, belvédère symétriquement placé sur le versant gauche de la vallée du Nozon, ignore un de plus beaux points de vue du Jura.

Mais le long de ce parcours, il est des sites empreints de la plus pure beauté, tel Vernant. Qu'on se représente une vaste dépression mollement inclinée, en forme de van, ceinturée en haut par la forêt claire et amène, tapissée en bas par de beaux pâturages. Le coin revêt un charme exquis et l'on s'explique que le propriétaire y ait construit autrefois une jolie maison de plaisance qui accueillait de nombreux hôtes pendant les vacances. Il devait faire bon villégiaturer en ce coin idyllique, face au soleil levant, face aux Alpes, à l'orée de la forêt, au milieu du silence et de la paix de la montagne. Pourquoi peu à peu la maison de Vernant a-t-elle été abandonnée à son sort et au délabrement ? — Je l'ignore ! Un incendie hivernal a achevé sa destruction voici deux ou trois ans.

Le plateau de Mollendruz est en nature de pâturage, mais dans le Jura le pâturage s'accompagne toujours en plus ou moins de la forêt ; car au chalet, il faut du bois, au bétail des arbres pour s'abriter pendant les nuits froides ou les journées brûlantes. Au pâturage lui-même — on ne saurait trop le répéter — un certain revêtement forestier est indispensable pour faire obstacle à la force du vent, diminuer son action desséchante sur le sol, en un mot, améliorer le climat local.

Notre région n'est point défavorisée sous ce rapport et si la forêt qui a l'habitude ici et là, n'a pas la sévère et majestueuse beauté du Risoud, elle n'en est pas moins charmante et c'est un plai-

sir que d'y vagabonder à son gré. Déjà le bois du Pré-de-Joux, qui fait face à l'auberge du Mollendruz, s'enorgueillit de magnifiques grands arbres : hêtres et sapins. Innombrables, les familles, les sociétés qui viennent pique-niquer sous leurs frais ombrages. Du reste on s'en convainc rien qu'en jetant un coup d'œil sur le sol, où malgré des avis répétés, traînent d'innombrables reliques. Chez soi, on lève et on nettoie soigneusement la table après chaque repas : pourquoi ne pas en faire autant dès que l'on s'assied à celle de la Nature ?

Partout nous avons la forêt mélangée, sauf au Chalet-Derrière où en de très nombreux endroits, le hêtre règne exclusivement. Et l'on y peut admirer des massifs, des alignements superbes, véritables refuges de verdure, à côté d'individus isolés ou accolés, d'une taille gigantesque, auprès desquels on s'arrête instinctivement, tant ils incarnent la beauté, la puissance et la sérénité. Tout sensible qu'il soit à la magnificence de ces arbres, le promeneur ne peut pas s'empêcher de les considérer sous un angle plus pratique, car en cas d'agression de la part d'un taureau, pense-t-il, il y aurait heureusement moyen de trouver un refuge à l'intérieur d'un massif ou de grimper en hâte dans l'enfourchure des branches d'un gros hêtre isolé ! Au Chalet-Derrière, les rocailles, les dalles laisnées, tous lieux inaccessibles à un taureau poursuivant, font défaut.

Les sapins manquent ou presque au Chalet-Derrière. Il faut croire qu'ils en ont été extirpés jadis par une coupe rase, car du moment qu'ils prospèrent admirablement dans le voisinage immédiat, on ne saurait admettre que le sol et le climat leur soient défavorables.

Le boisement de notre région est surtout intéressant par la physionomie d'un nombre inusité de sapins gigantesques ou gogants. Déjà le long du Pré-de-Joux, le promeneur attentif peut en distinguer de fort beaux, d'une taille respectable, disséminés sur le pâturage. Mais les plus originaux, les plus caractéristiques, c'est sans contredit ceux qu'on observe un peu plus loin, à bise, sur le Boutavent-Dessus. Ils sont vraiment formidables ! Dans le cours des temps, la bourrasque, la foudre, ne les ont pas épargnés. Des assauts furieux les ont gravement endommagés, écimés et amputés de la plupart des branches maîtresses ; aussi manquent-ils de la majesté, de l'harmonie propres aux êtres intacts. Mais tels qu'ils sont, victimes glorieuses et vigoureuses quand même, des éléments, ils font penser à ces grognards, vétérans de l'armée napoléonienne – dont parlaient volontiers les livres d'autrefois – qui rentrés au pays gravement mutilés et perclus de rhumatis-

mes, n'en faisaient pas moins robuste figure et atteignaient un âge avancé.

Leurs jours sont comptés et la mort les envahit lentement mais sûrement. S'il n'était pas sensible à la beauté des vieux arbres, le propriétaire les aurait fait abattre depuis longtemps. Du moment qu'il les conserve et les regarde s'en aller doucement vers la fin, c'est que sans doute, il leur voue une affection immense, grandie avec les années, une affection faite de ce sentiment qui envisage l'arbre crû près de la maison, en quelque sorte comme un membre de la famille, un être cher que l'on entoure de respect jusqu'à son dernier jour.

La plupart de ces sapins gigantesques des combes ou des plans du Jura, appartiennent à la forme *candélabre*, caractérisée par un tronc donnant naissance à partir d'une faible hauteur, à une série de grosses branches régulièrement arquées de bas en haut et remplaçant l'axe disparu. Une semblable ramification a généralement pour cause le bris de la cime par le vent, la neige ou la foudre. Possédant une couronne très élargie, ces sapins candélabres, aussi le bétail s'y réfugie-t-il volontiers pour échapper à la bourrasque et au froid. Il paraît qu'autrefois, dans le Jura français, on provoquait la croissance en candélabre en coupant la cime de certains sapins situés à proximité des fermes, dans le but d'obtenir à la longue des abris pour le bétail. Ce mode de faire a sans doute sévi également dans notre pays.

Mais à côté de ces sapins candélabres (*épicéas* ou *vuarnes*) d'origine accidentelle, il en existe d'autres, beaucoup plus rares, chez lesquels le tronc est absolument intact et les branches, toutes ou presque toutes, prennent une direction ascendante tout en se rapprochant plus ou moins de la tige. De ce fait la couronne acquiert une forme largement ovoïde. Il s'agit là d'une variation d'ordre interne dont la cause nous échappe et vraisemblablement de même nature que celle qui produit chez l'épicéa ces curieuses variétés connues sous le nom de sapin vergé, sapin pleureur, etc.

Le Pré-de-Joux a le privilège de posséder un sapin blanc ou vuarne appartenant à cette variété caractéristique. Son existence a été signalée ici même par Grattesillon voici déjà longtemps. L'arbre est tout simplement magnifique et de dimensions imposantes. Hélas ! Le temps l'a marqué de son stigmate inexorable, et sa décrépitude est visible. Néanmoins il est capable de tenir longtemps encore. Allez donc le voir et l'admirer comme il le mérite. Rien de plus simple que de le découvrir, situé qu'il est à l'angle du bois le plus rapproché du chalet, vers l'est.

Il est admis que le chêne est un arbre du plateau. N'empêche que l'on en peut observer plusieurs individus sur le plateau de Mollendruz entre 1215 et 1250 mètres. Déjà au Sasselet, le long d'une pente rocailleuse, non loin du chalet, au levant, on en voit un qui se présente sous d'assez bonnes conditions. Les autres croissent au Boutavent-Dessus, droit au-dessus de Vernant. Ils atteignent 3 ou 4 mètres de hauteur, mais leur physiologie est d'un pittoresque peu ordinaire. Tortus, penchés, couverts de lichens grisaille avec de nombreux rameaux mortifiés, ils donnent l'impression de créatures aux abois qui luttent péniblement contre les rigueurs du climat. Si l'exposition leur est favorable, ces pauvres, par contre, doivent braver la stérilité du sol, les rafales habituelles du joran, les minima nocturnes et surtout la neige, qui, chargeant outre mesure la couronne encore feuillée pendant l'hiver, ploie la tige et cause de dangereuses ruptures dans la ramification. Aussi malgré tant d'adversaires ligués contre eux, on ne peut qu'admirer leur vaillance et la constance qu'ils mettent à reverdir chaque printemps.

À la vallée de Joux, dont l'altitude est de 200 mètres inférieure, on n'observe pas de chênes à l'état indigène. Mais il existe plusieurs individus plantés et qui, ma foi, se présentent dans des conditions très satisfaisantes. Le climat soi-disant sibérien ne s'oppose donc pas à la croissance de cette essence. La preuve qu'elle y a vécu à l'état indigène, nous l'avons par un tronç de belle dimension, retrouvé à trente centimètres de pro-

fondeur, dans le sol d'une prairie éloignée de toute habitation. Le bois, qui avait conservé toute sa dureté, était d'un noir d'ébène. On peut admettre que cet individu n'a pas été le seul existant et qu'éventuellement des fouilles en mettraient d'autres à découvert.

À répétées fois, j'ai fait la traversée du plateau de Mollendruz dans un sens ou dans l'autre. Je n'y jamais rencontré âme qui vive et pourtant, ce coin de terre mérite autant qu'un autre qu'on le visite et qu'on l'admire. Sans doute, il n'est fait que de pierres, de gazons, d'arbres étendus ou dressés à la face des Alpes. Mais ces divers éléments réalisent une synthèse magnifique, un ensemble harmonieux d'où toute monotonie est exclue dès que l'on veut bien ouvrir les yeux. Ouvrir les yeux, tout est là ! – Combien qui passent et ne voient rien. Combien pour qui une excursion pédestre n'est qu'une corvée fatigante. Hélas, par ces temps d'automobiles, d'auto-camions, les hommes pensent de moins en moins à la marche sans laquelle on ne saurait observer, ni jouir du beau pays que la Nature nous a fait.

Sam. AUBERT.

(Tous droits réservés)

Une promenade au chalet de Mollendruz du 26 novembre 2011



Façade ouest, de laquelle on passe immédiatement à la façade nord, la façade sud n'ayant pas figure humaine !





L'alpage, une fois l'automne venu, se transforme en buvette.